

Michał Głowiński

Des méthodes externes et internes à la communication littéraire

Literary Studies in Poland 17, 27-46

1987

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Michał Głowiński

Des méthodes externes et internes à la communication littéraire

1

Il n'est pas rare que des conceptions auxquelles nous nous sommes habitués, conceptions profondément ancrées dans notre pensée, se montrent soudain désactualisées, douteuses, sans fondement. Soumises à la réflexion, elles montrent leur appartenance à l'archaïque méthodologique et théorique, du fait qu'elles ne sont pas en état d'intégrer de nouvelles expériences, de devenir un point d'appui pour leur description et leur analyse et alors, la seule place et le seul contexte qui leur conviennent n'est plus que l'histoire. Parfois, elles peuvent encore fonctionner, de même que fonctionnent de nombreux éléments formés dans le passé, mais ils fonctionnent comme si ils avaient perdu leur puissance et leur énergie. Néanmoins, il vaut la peine de réfléchir à ces conceptions, même lorsque le but n'est pas d'exposer l'histoire de la discipline. Le fait qu'elles se soient désactualisées – bien que, jusqu'à un passé relativement proche, elles aient appartenu à la sphère des croyances en cours – témoigne de l'évolution ou – si l'on préfère – du développement de cette discipline. Parfois cela permet de mieux répondre à la question «où sommes-nous?» que ne le ferait la caractéristique directe des tendances reconnues au moment donné comme actuelles, vivantes ou même – novatrices. Infailliblement la question se pose: pourquoi une conception, encore récemment reconnue comme actuelle, rationnelle, créatrice, est-elle, à un certain moment, passée à l'histoire? Nous pouvons établir d'avance que ce qui en décide ce n'est pas

(dans tous les cas, pas seulement) que cette conception ait été complètement exploitée et mise à profit. Ce sont les transformations de la théorie de la littérature et de la méthodologie des recherches littéraires qui ont là l'influence fondamentale. Et si elles s'occupent d'une conception qui, pendant dizaines d'années, était considérée comme étant un axiome, ce n'est pas dans le but de présenter son histoire.

Cette conception est la conviction que, dans la science de la littérature, il existe deux formes essentielles de méthodes: des méthodes externes et des méthodes internes. Ce partage dichotomique a pris forme au début de notre siècle, au temps de la réaction anti-positiviste, lorsqu'on se rendit compte que la science de la littérature ne pouvait pas se limiter à l'ensemble des problèmes et des procédés qui, dans le second moitié du siècle dernier, avaient été considérés comme les plus importants et, parfois, comme les seuls dignes d'attention¹. Sa tâche était évidente: élargir le champ des problèmes et des méthodes dont peut disposer la science de la littérature, sortir du cercle que, pour elle de même que pour les autres sciences humaines, avait fixé le positivisme. Au début, ce partage avait, sans nul doute, un caractère polémique, néanmoins, ses partisans ne se limitaient pas à discuter avec le positivisme de ses engagements obligatoires. Le fait qu'il eut lieu fut le résultat des changements qui se faisaient dans la science de la littérature, il devait donc motiver le fonctionnement des conceptions théoriques et des procédés analytiques et interprétatifs qui ne trouvaient pas place dans le modèle positiviste. Inutile d'ajouter que les méthodes externes étaient traitées comme un élément désuet, tandis que les méthodes internes l'étaient comme un élément nouveau.

¹ L'histoire de cette conception est présentée par M. Janion «Tradycje i perspektywy metodologiczne badań genetycznych w historii literatury» (Traditions et perspectives méthodologiques des recherches génétiques dans l'histoire de la littérature). [dans:] *Zjazd Naukowy Polonistów. 10–13 grudnia 1958*, Wrocław 1960. L'auteur a réédité des fragments de cette étude dans son livre *Humanistyka: poznanie i terapia* (Humanistique: connaissance et thérapie), Warszawa 1974, leur donnant pour titre «Spór o genezę» (Controverse sur la genèse). Je dois beaucoup à cette discussion, la traitant néanmoins en même temps comme le témoignage d'une certaine attitude méthodologique, témoignage d'une controverse qui, au moment de la publication de cette étude, était encore vivante.

Ce partage d'alors reflétait parfaitement la situation méthodologique et, aussi, favorisait le développement des nouvelles tendances. Ce qui prouve bien le rôle important qu'il a joué est le fait qu'il s'est trouvé à l'origine des écoles de la théorie de la littérature qui jouèrent un rôle particulièrement important dans le développement de notre discipline et continuent d'influencer son histoire. Il remporta aussi un succès inouï, s'inséra pour des dizaines d'années dans le cercle des convictions courantes acceptées de bonne foi et, en général, non soumises à une réflexion critique, devenant franchement un élément de la pensée courante. Ce rôle initial et aussi la propagation qui s'en suivit ne dispensent pourtant pas de réfléchir sur les bases et le bien-fondé de ce partage. Dans la perspective actuelle, il est nettement visible qu'il n'est pas aussi évident qu'il semblait l'être autrefois.

Son point de départ est la conviction que l'oeuvre littéraire – pour parler brièvement – peut être conçue de deux façons différentes. Ainsi donc – dans le cas des méthodes externes – l'expliquer avant tout par le rapport avec ce qui se trouve hors d'elle, avec la vie sociale, les processus historiques, la biographie de l'auteur et de sa psychique etc. (dans les cas extrêmes, l'oeuvre littéraire était traitée comme un témoignage transmettant telles ou telles informations sur le monde et était donc une sorte de document). Mais il est aussi possible, dans le cas des méthodes internes, de l'expliquer autrement et de se concentrer sur l'oeuvre même. Une telle explication, déjà dans le cas des formules hâtives du partage sur lequel nous discutons ici, ne se réduit pas à simplement mettre hors de cause les rapports externes, elle prévoit non seulement un changement dans la hiérarchie des buts cognitifs et des valeurs, elle présuppose aussi la diversité des méthodes analytiques et, en conséquence, un changement radical de la langue dans laquelle on parle de l'oeuvre. Au déterminisme et à la causalité propres aux conceptions externes a été opposée l'autonomie du discours littéraire, à l'«historicisme» et au «sociologisme» – une sorte d'«esthétisme». Autrefois ces répartitions pouvaient paraître non seulement justifiées mais aussi précises et séparables. Il en fut ainsi parce que se dissimulaient derrière elles des différences réelles et de haute portée, parce qu'elles étaient liées à des discussions méthodologiques générales ne se limitant à la science de la littérature et aussi – à un degré plus au moins grand –

elles se surajoutaient aux tendances qui se cristallisaient dans la littérature elle-même et dans la vie littéraire.

Et là encore, un regard en perspective nous fait reviser les opinions qui accompagnaient le partage en méthodes externes et internes à l'époque à laquelle il se forma et fut le transmetteur de deux attitudes méthodologiques différentes. On ne peut pas, en effet, ne pas remarquer que ses critères sont hautement imprécis et manquent de clarté. Si on lui donnait une forme conséquente et radicale, il ne répondrait pas à la pratique des recherches littéraires. Il est difficile, en effet, de s'imaginer aussi bien une analyse de l'oeuvre littéraire qui, en général, ne prendrait pas en considération ses propriétés immanentes, que de s'imaginer une analyse qui la séparerait de toutes connexions hors-texte. Nous renonçons néanmoins à cette attitude, en déclarant loyalement que le but de ce partage était, non pas d'indiquer l'exclusivité de l'une ou de l'autre méthode de procédé, mais de mettre à jour les tendances dominantes — le partage lui-même était, au contraire, une indubitable idéalisation. Il est cependant impossible de ne pas constater que, aussi bien les «méthodes externes» que les «méthodes internes», étaient des concepts collectifs, englobant des phénomènes et des tendances de diverses sortes, n'ayant souvent entre elles que peu de choses communes et — dans certains cas — absolument rien. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler que les méthodes externes comprenaient aussi bien les procédés qui se référaient aux processus sociaux dans leur sens le plus large, que ceux qui reconnaissaient la psychologie individuelle comme point d'appui (Maria Janion insiste sur ce fait dans l'étude citée). Il en est de même dans la sphère des méthodes internes, du fait que s'y sont trouvées des descriptions linguistiques formalisées et des interprétations subjectives par la nature des choses (de même l'école nommée «allemande-suisse» comprenait l'art de l'interprétation); en conséquence, dans un compartiment se trouvaient ensemble, par exemple, les analyses linguistiques de Roman Jakobson, concentrées autour de ce qu'il appelait la grammaire de la poésie — et les interprétations herméneutiques de Georges Poulet, basées sur l'idée de l'identification du lecteur avec le texte littéraire étant l'objet des considérations.

Le caractère peu cohérent des phénomènes que l'on a fait entrer dans le cadre de chacune de ces méthodes est révélé avec

une grande expressivité, lorsqu'on regarde la chose dans une perspective déjà lointaine, mais il n'avait pas été perçu au moment où ce partage avait été fait. Il en fut ainsi parce que il répondait non seulement à la situation méthodologique d'alors, mais aussi parce qu'il exerçait sur celle-ci une réaction directe. Alors, à ce qu'il paraît, le moment le plus important fut justement que ce partage, se faisant sous une forme aussi clairement dichotomique, indiquait les différenciations les plus générales et les plus fondamentales. La portée de répartitions aussi générales est peut-être caractéristique de ces moments de l'histoire de la science dans lesquels se cristallisent de nouvelles tendances, moments que — si l'on veut les appeler ainsi — sont des moments charnières. Dans l'histoire de la science de la littérature, un tel moment critique fut, sans nul doute, l'époque dans laquelle, après le long règne du positivisme, commencent à se former deux méthodologies et deux théories de l'oeuvre littéraire, clairement opposées à ses pratiques: l'analyse formelle d'une part, l'interprétation herméneutique d'autre part. En relation avec l'histoire littéraire positiviste, toutes deux étaient marquées par une caractéristique commune très nette: toutes deux étaient «internes». Et c'était là le plus important. Les différences se sont révélées plus tard, non seulement du fait que les méthodes se précisaient et se différençaient, mais aussi, parce que le fait d'être en opposition face à l'histoire positiviste de la littérature, devenait, à mesure que le temps s'écoulait, moins important. Aujourd'hui, il n'a plus d'importance du tout.

Néanmoins, quand je parle de la désactualisation du partage en méthodes externes et en méthodes internes, partage qui joua un rôle indubitablement important dans l'histoire de notre discipline, ce n'est pas parce qu'il est trop général et trop peu subtil, qu'il ne fait pas ressortir les différences qui apparaissent dans le cadre de chacune d'elles. Si ses faiblesses se limitaient seulement à ces faits, on aurait pu facilement les surmonter et garder ce partage sous une forme ou sous une autre. Il ne s'agit là, néanmoins, ni d'indiquer les manquements ni, non plus, de chercher les moyens d'y remédier. Répétons-le, c'est le partage lui-même qui s'est désactualisé, parce qu'il était le produit d'une situation spécifique dans l'histoire de la science de la littérature et se basait sur des principes qu'aujourd'hui, d'aucune façon, on ne peut approuver (il représentait,

sans aucun doute, la résonance des théories esthétiques qui séparaient «le fond» de la «forme»). En bref, il était l'élément d'un certain paradigme scientifique nettement cristallisé. Comme on le sait, la notion de paradigme fut introduite dans la théorie et l'histoire de la science par Thomas S. Kuhn dans son célèbre livre *The Structure of Scientific Revolutions* (1962)². Kuhn applique cette catégorie à l'histoire des sciences naturelles, il n'y a pas cependant, à ce qu'il semble, de contre-indications pour la reporter à l'objet de nos intérêts. On peut donc affirmer que l'idée du partage en méthodes externes et en méthodes internes est apparue dans le cadre du paradigme positiviste de la science de la littérature, sous son influence directe, et qu'elle eut pour but principal de le soumettre à telles ou telles transformations. Cette idée entraîna, sans nul doute, son élargissement et, dans une perspective plus lointaine, le dépassa sans pourtant le mettre en doute, et se trouva sur le terrain indiqué par lui. De plus, même la conception de réunir les deux méthodes témoigne de la dépendance avec ce vieux paradigme. Sur la liquidation de ce partage traditionnel par la réunion des deux méthodes, Maria Janion s'est prononcée dans la dernière partie de son étude. La réunion des éléments qui, dans la pensée de cet auteur, devait servir à l'élargissement des possibilités de l'histoire marxiste de la littérature et lui permettre de profiter des résultats obtenus par les autres écoles, ne mettait pas en question le principe même sur lequel était basé ce partage. Ce qui peut témoigner du changement réel du paradigme est le rejet du partage parce qu'il ne répond plus à la situation méthodologique actuelle, qu'il ne peut pas servir à l'intégration de la problématique, qu'il ne favorise pas l'élaboration de nouvelles techniques analytiques. Dans le dernier quart de siècle, nous avons affaire à un paradigme brisé dont l'élément principal est devenu, à un certain moment, partage en méthodes externes et internes. Afin de montrer le bien-fondé de cette thèse, un exemple seulement. Au moment où ce partage prit forme et entra dans le cercle des opinions généralement admises, on jugea que tout intérêt porté à la structure linguistique de l'oeuvre littéraire était propre aux

² Je profite de la traduction polonaise: *Struktura rewolucji naukowych*, trad. par H. Ostromecka, Warszawa 1968.

méthodes internes, comme si le seul choix de l'objet d'analyse préjugea d'avance du moyen de la faire. Il est vrai que cette conviction était, dans une certaine mesure, justifiée du fait que l'accent mis sur ladite structure était orienté polémiquement envers l'histoire de la littérature jusqu'alors en cours (ne serait-ce que rappeler, avant tout, le formalisme russe – ne fût-ce que la théorie de la littérarité formulée par Jakobson). Néanmoins, cette orientation ne permettait pas une généralisation poussée si loin. En ceci qu'elle était prématurée, la réflexion théorique actuelle le prouve. Ce n'est pas par hasard que Paul de Man, dans l'étude préliminaire de son livre *Allegories of Reading*, parle des complications externes de l'analyse de la structure linguistique de l'oeuvre littéraire, remarquant «l'antiformalisme» dans ce qui, jusqu'à récemment encore, paraissait être le domaine incontredit du «formalisme»³. Des idées analogues peuvent être trouvées dans le livre d'un autre théoricien américain de la littérature, Jeffrey Sammons, qui traite sans aucune cérémonie le partage en méthodes externes et méthodes internes, l'appelant laconiquement – un préjugé⁴.

Néanmoins, le problème ne se limite pas à telle ou telle réflexion particulière dans les discussions théorico-littéraires, il est l'objet d'un changement général d'optique, dans laquelle on perçoit et saisit ces questions. Autrefois, pendant des dizaines d'années, les chercheurs partisans de telles ou telles méthodes s'efforçaient avant tout de leur rester fidèles et de ne pas les troubler par les apports de la méthode opposée («externe» ou «interne», d'après les circonstances), et, s'ils réunissaient leurs éléments, c'était de manière à ne pas élaborer un ensemble intellectuel cohérent. Les partisans des méthodes externes, dans la majorité des cas, ne disposaient pas d'une langue qui leur aurait permis de parler de la structure de l'oeuvre littéraire, tandis que les partisans des méthodes dites internes, renonçaient d'avance aux considérations sur les diverses sortes de connexité de l'oeuvre littéraire; ils y renonçaient soit qu'ils aient jugé que

³ P. de Man, *Allegories of Reading*, New Haven–London 1979, p. 3.

⁴ J. L. Sammons, *Literary Sociology and Practical Criticism. An Inquiry*, Bloomington–London 1977, p. 135. Pour la problématique en question, tout le chap. VII «Extrinsicity is important».

cela menait à un réductionnisme spécifique (sociologique, historique ou psychologique), soit qu'ils aient considéré ce genre de problématique tout simplement comme peu important. Dans le dernier quart de siècle, l'opposition des méthodes, de même que la tendance à réunir leur composants, résultant du soin apporté à la description complète et sous tous ses aspects de l'oeuvre littéraire, appartient déjà à l'archaïque méthodologique. Et ce n'est nullement parce que ces deux méthodes avaient perdu l'acuité qu'elles avaient eue jusqu'alors et s'étaient rapprochées l'une de l'autre. Il en fut ainsi parce que, soulignons-le, s'était formé un paradigme entièrement nouveau par rapport à celui qui était de rigueur auparavant et qui supprimait tout partage. Il s'est donc formé un paradigme permettant une analyse de l'oeuvre littéraire, et aussi de diverses sortes de processus littéraires, qui les conçoit de façon cohérente et homogène et évite donc les oppositions entre la structure interne de l'évolution littéraire et leurs connexions sociales et historiques (et, dans certains cas aussi – psychologiques).

L'élément de base de ce nouveau paradigme est la théorie de la communication littéraire. Cette théorie, en quelque sorte par sa nature, ne peut pas tolérer le partage en méthodes externes et internes et, en conséquence, crée des conceptions de l'oeuvre littéraire et des instruments pour son analyse qui permettent d'en parler aussi bien comme d'une oeuvre d'art *sui generis* que comme d'un produit social et historique. De plus, le fait de mettre en relief sa particularité, en temps qu'une certaine forme spéciale de l'emploi de la langue, est la condition nécessaire pour montrer sa nature historique et son fonctionnement social; mais, vu d'un autre côté, l'accent mis sur les déterminations historiques et les enracinements sociaux de l'oeuvre est la condition essentielle permettant de présenter ses caractéristiques particulières, celles qui décident de la spécificité de la littérature et permettent de la distinguer parmi d'autres media linguistiques. Dans cette conception, le problème fondamental ne consiste pas uniquement à indiquer les traits immanents du discours littéraire, mais aussi – vu d'un autre côté – il ne s'agit pas seulement de montrer sa genèse sociale et ses conditionnements historiques. Cette conception supprime en effet la séparation en «formalisme» d'une part et «sociologisme» ou «historisme» d'autre part – séparation si importante pour la science de la littérature dans le première moitié de notre siècle.

La communication littéraire soumet le texte à l'analyse, mais ne le traite pas comme une réalité en elle-même, ne le traite pas comme un produit dans la description duquel il suffit de révéler ses droits et propriétés immanentes en tant qu'éléments indépendants et définis par rien. Au contraire, ces traits immanents du texte ne peuvent être saisis et présentés que lorsque l'on admet que le texte est l'élément d'une certaine communication, donc d'une situation sociale; de plus, lorsqu'on admet qu'il participe à cette situation et fonctionne dans sa sphère, mais qu'il est aussi, en quelque sorte, son enregistrement, il s'ensuit qu'il devient lui-même, en son genre, une situation communicative. Mais la situation communicative représente un tout dans lequel n'existe pas d'éléments «externes» et «internes», en effet, entre le texte et ce qui n'est pas le texte au sens exact du mot, surviennent des relations qui, en aucune manière, ne peuvent être comprise dans ce schéma traditionnel. Le discours, en effet, le discours littéraire de même que n'importe quel autre, n'est pas pensable sans certains arrangements communicatifs; de cette manière, il devient quelque chose d'autre que seulement un ensemble de mots, réunis d'après certains principes et comme figés dans l'attitude que l'auteur leur a définitivement fixée. Il devient un élément d'un certain genre d'activité, il ne peut donc être compris comme un objet existant par lui-même, dont on parle comme s'il existait indépendamment de la situation à laquelle il participe, comme si ses traits réels s'étaient épuisés sur les propriétés qui, justement, ne peuvent pas être prises «objectivement». Une telle compréhension de l'oeuvre littéraire admet une conception «en processus», admet l'intervention d'éléments historiques et sociaux – et le fait aussi lorsqu'ils ne sont pas directement analysés. La communication littéraire est l'une des formes de la communication sociale, donc – bien qu'elle soit marquée par plusieurs propriétés spécifiques ne permettant pas de la réduire au nombre des autres phénomènes communicatifs – les éléments sociaux et historiques représentent son élément immanent. Ils ne sont pas seulement affaire de genèse et de fonctionnement de l'oeuvre, ils sont la forme et le composant de son existence. En dernière instance, on ne peut pas les exclure de l'analyse, de même qu'on ne peut pas exclure de l'analyse les règles, dans le sens étroit, littéraire (et aussi linguistique) qu'elle réalise. Quand on accepte ces principes, le rejet du partage en méthodes externes et internes devient une réalité.

La conception de l'oeuvre dans la perspective de la communication a été exprimée par la mise au premier plan de trois cercles de problématique, ou bien – car ces choses sont nettement imbriquées l'une sur l'autre – de trois méthodes d'analyse de l'oeuvre. Définissons-les comme 1) la théorie de la réception de l'oeuvre littéraire, 2) la théorie de sa structure rhétorique, 3) la théorie résultant des tendances qui, dans le domaine de la théorie et de la philosophie de la langue se sont cristallisées dans les quelques dernières dizaines d'années (surtout la sociolinguistique et la théorie des actes de la parole). Ces trois domaines ont de nombreux éléments communs, néanmoins, chacun d'eux dispose de tant de traits individuels qu'on peut sans difficulté les séparer.

La théorie de la réception de l'oeuvre littéraire est apparue, comme on le sait, dans les années soixante, bien qu'elle eût de brillants antécédents (les considérations de J. P. Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature*, la théorie de la concrétisation formulée par Roman Ingarden). Inutile de présenter ici son histoire, elle est bien connue, d'autant plus qu'elle remporta très vite le succès et, qu'en peu de temps, elle influença la transformation de la langue théorique de la science de la littérature (pour ne citer que les travaux de H. R. Jauss). Actuellement, 20 ans après les premiers essais systématiques dans ce domaine, elle apparaît comme presque évidente et elle est largement approuvée⁵. Son point de départ, quand on regarde d'un certain point de vue, est pourtant singulier. Elle a fait un élément de théorie de la conviction dictée par l'observation élémentaire et le bon sens: l'oeuvre littéraire existe pour être lue, elle est destinée au lecteur. Chacun le savait, néanmoins, cela n'avait qu'une influence minime (ou bien, n'en avait pas du tout) sur la façon de réfléchir à l'oeuvre littéraire, cela n'influençait pas son analyse – indépendamment de ses buts et de ses points de départ. Le fait de tenir compte de la réception est surtout une chance pour la sociologie de la littérature, et pourtant, pendant des dizaines d'années, les partisans de l'interprétation sociologique de l'oeuvre littéraire ne s'en rendaient pas compte, entièrement absorbés qu'ils étaient par la recherche des facteurs socio-historiques

⁵ Je donne davantage de place à cette problématique dans *Style odbioru* (*Les Styles de la réception*), Kraków 1977.

qui les déterminaient, ils restaient insensibles à la question de son fonctionnement. Cette unilatéralité caractérisait non seulement Lukács mais aussi Lucien Goldmann qui développait ses conceptions. Aujourd'hui, elle peut paraître surprenant, elle est pourtant significative quand on la regarde dans la perspective du développement de la science. Appartenant à la conscience courante, la science du rôle du lecteur était un facteur hors de la pensée scientifique, elle ne sortait donc pas du cercle des assertions motivées par le bon sens. Cette science changea complètement de caractère et de fonctions lorsqu'elle devint élément de théorie. Ce qui est la preuve qu'il ne suffit pas d'avoir connaissance de quelque chose. La science courante agit sur les conceptions scientifiques au moment où elle cesse d'être courante.

Le rôle de la théorie de réception ne consiste pas en ceci qu'elle complète les recherches littéraires d'un élément jusqu'alors négligé. Si les choses s'y étaient limitées, son importance n'aurait pas été grande. Elle fut néanmoins quelque chose de plus. Dans une grande mesure, elle révolutionna la façon d'analyser l'oeuvre littéraire et aussi — de concevoir la littérature en général, donc changea la perspective. Cela ne consiste pas seulement à ce que le sujet littéraire, récemment encore, considéré sans conteste comme le maître de l'oeuvre, trouvait un partenaire à tous les échelons de la structure de l'oeuvre⁶; si les choses n'en étaient pas arrivées là, ce fait avait été d'une haute portée. Cependant, elles n'y arrivent pas, du fait que la catégorie du récepteur n'est pas un élément ajouté ou complémentaire, c'est un facteur qui permet l'orientation fondamentale de l'analyse et, en même temps, crée des conditions pour concevoir le discours littéraire dans des catégories entièrement nouvelles. Il convient en effet de souligner que la prise en considération de la catégorie du récepteur influe sur l'analyse de tous les éléments de l'oeuvre littéraire, puisque chacun d'eux suppose une certaine manière de réception et, d'une façon ou d'une autre, concourt à son processus. En d'autres termes, la théorie de la réception permet de concevoir l'oeuvre littéraire dans les catégories de

⁶ Voir sur ce sujet A. Okopień-Sławińska, «Relacje osobowe w literackiej komunikacji» (Relations personnelles dans la communication littéraire), [dans:] *Problemy socjologii literatury*, éd. J. Sławiński, Wrocław 1971.

la communication. Il en est ainsi, en principe, indépendamment de la façon dont sont compris et la réception et les récepteurs – et ils le sont différemment. Il vaut la peine de remarquer que – d'une part – les théories qui se concentrent sur le récepteur comme l'élément de la structure de l'oeuvre littéraire non seulement ne mettent pas en question le bien-fondé des recherches sur la réception réelle, mais créent pour elles des prémisses; tandis que, d'autre part, les chercheurs, qui s'intéressent justement à la réception réelle, doivent tenir compte du fait que l'oeuvre littéraire suppose une certaine manière de réception; ils doivent aussi en tenir compte lorsqu'ils montrent que cette manière présumée par l'oeuvre n'influence pas les lectures réelles dans une situation historico-littéraire donnée. Pour les chercheurs sur la structure de l'oeuvre, la réception réelle peut être une certaine potentialité uniquement⁷, de même pour les chercheurs sur la réception réelle une telle potentialité (bien que pour d'autres causes et d'une autre manière) peut être la structure de l'oeuvre littéraire qui suppose un tel ou un autre style de lecture⁸. Même lorsque les analyses orientées vers le premier ne sont pas toujours liées aux analyses du deuxième type, il n'y a pas entre elles de contradictions essentielles. Et elles ne peuvent pas apparaître lorsque l'oeuvre littéraire est comprise dans les catégories de la communication. Là justement, il n'y a pas de place pour le partage entre méthodes externes et internes, il a déjà perdu toute motivation.

La théorie rhétorique de l'oeuvre littéraire a beaucoup de points communs avec la théorie de la réception. Il existe pourtant une argumentation suffisante permettant de l'en distinguer. La renaissance de la rhétorique classique est devenue un fait – avant tout en France (entre autres, grâce aux travaux de Barthes, Genette, Todorov). Ici, néanmoins, cette rhétorique régénérée ne nous intéresse que sous un rapport – en tant que théorie spécifique de la langue persuasive (sa seconde orientation – d'ailleurs également importante et intéressante – est la théorie des tropes; c'est à elle justement

⁷ Voir remarques sur ce sujet de Okopień-Sławińska. *op. cit.*

⁸ S. Lem, *Filozofia przypadku (Philosophie du hasard)*, Kraków 1968, tend à faire dépendre la structure sémantique de l'oeuvre littéraire du côté de son récepteur. En fait, c'est seulement au cours de la réception que – d'après Lem – elle doit se constituer. Voir aussi mes remarques sur ce sujet dans *Style odbioru*.

que s'intéresse, entre autres, un groupe de chercheurs en rhétorique de Liège). Dans ces remarques, nous ne réservons pas une grande place à cette rhétorique, nous constatons seulement que ses tendances, dans une certaine mesure, sont convergentes avec celles qui ont été entreprises par les chercheurs ayant formulé la théorie de la réception. Convergentes, puisque l'oeuvre littéraire comprise dans les catégories rhétoriques est toujours tournée vers un certain public. Dans le cas de la rhétorique classique qui était l'art de parler en public, une telle compréhension de l'énoncé était chose évidente et n'exigeait pas de justifications supplémentaires. La rhétorique régénérée néanmoins, ne s'intéresse pas seulement aux genres du discours qui l'on définit d'ordinaire comme rhétoriques. Son importance et sa portée consistent justement en ceci, que les catégories propres à l'analyse rhétorique ont été appliquées au type d'énoncés littéraires qui, dans la tradition n'étaient pas liés à la rhétorique. Dans les analyses de ce genre apparaissent les propriétés rhétoriques des différents éléments structuraux de l'oeuvre littéraire. En dernière instance, la rhétoricité consiste ici en une formulation de l'énoncé telle que tous ses composants structuraux soient compris comme élément de contact avec le récepteur. Un bon exemple d'un tel emploi de la rhétorique est le livre de Michel Charles, livre auquel il convient de se rapporter⁹. Et même, lorsque la rhétorique renouvelée soumet les subtilités structurales de l'oeuvre littéraire à la description, elle n'autorise pas le partage en méthodes externes et internes; en effet, ce qui est «interne» de l'oeuvre littéraire, elle le conçoit comme un élément du processus communicatif.

La théorie communicative de l'oeuvre littéraire se cristallise dans le contexte direct, ou bien – dans certains cas – sous l'influence directe de ce qui se passe dans le domaine de la science de la langue. C'est une vérité que le parallélisme entre le développement de la linguistique et la théorie de la littérature est, dans notre siècle, un fait ne soulevant aucun doute; les connexions qui se forment actuellement n'ont donc rien de surprenant. Néanmoins, lorsque autrefois on faisait allusion aux théories et aux méthodes analytiques de la linguistique, on admettait d'avance l'emploi des «méthodes internes» le considérant même comme l'un de leurs principaux

⁹ M. Charles, *Rhétorique de la lecture*, Paris 1977.

discriminants – aujourd'hui cet emploi ne présume absolument rien. Il en est ainsi parce que, actuellement, la théorie de la littérature est liée non seulement au structuralisme qui l'avait patronnée pendant tant d'années, permettant d'élaborer une théorie de systèmes littéraires spécifiques, une théorie de formes littéraires etc., elle se lie aux conceptions qui dépassent le structuralisme, ne s'occupent pas seulement de la langue comme système, mais soumettent à l'analyse les pratiques de la parole, dirigent leur attention sur le discours (renonçant à l'opposition rigoureuse entre langue et parole) et aussi – sur ses connexions pragmatiques, enfin soulignent le caractère personnel de la parole (pour ne rappeler que les travaux de Benveniste). Le fait de se baser justement sur de telles théories linguistiques agit sur le changement essentiel de la conception de la langue poétique; dans son analyse, il n'est plus seulement question de distinguer les propriétés qui la différenciaient des autres emplois de la parole, mais de dévoiler en elle – sans mettre en question d'ailleurs ses propres caractéristiques – certains mécanismes généraux. Aussi, la plus haute portée y ont: la sociolinguistique et la théorie des actes de la parole, ou bien – plus largement – les théories de la langue orientées pragmatiquement. Conformément à ce que, déjà dans les années trente, signalaient les savants de Cercle Linguistique de Prague, orienter les recherches sur la langue n'entraîne pas la séparation de la littérature des pratiques et contextes sociaux, mais – au contraire – sert à mettre en relief son caractère social donc communicatif.

La sociolinguistique permet non seulement de situer l'oeuvre littéraire face aux styles sociaux (dans ce domaine la poétique a d'ailleurs de plus anciennes traditions, pour ne citer que les travaux de Victor Vinogradov); elle rend possible aussi la mise à jour des propriétés sociales de la formation et du fonctionnement des conventions littéraires conçues dans le sens le plus large¹⁰. En conséquence, l'oeuvre littéraire est traitée d'une part en relation avec les pratiques générales de la parole, propres à une culture donnée, et, d'autre part – comme un microcosmos social spécifique.

Le rapprochement avec la théorie des actes de la parole formulée

¹⁰ J'écris plus amplement sur ce sujet dans «La Poétique et la sociolinguistique», *Revue de Littérature Comparée*, 1982, no. 1 (221).

par Austin permet alors d'aborder pour le moins deux problèmes d'importance. D'abord de montrer la disparité des situations de la parole constitutives pour l'oeuvre littéraire sur le fond des situations de la parole qui sont propres aux contacts linguistiques courants. Ensuite, il permet de révéler la structure pragmatique spécifique de l'oeuvre littéraire¹¹.

La théorie de la réception, la rhétorique et les conceptions résultant directement de la théorie contemporaine et de la philosophie de la langue ne se font pas concurrence mais, de façon diverse, se complètent mutuellement. Traitées comme un tout, elles sont l'expression des tendances méthodologiques qui s'opposent à celles dans le cadre desquelles fonctionnait le partage en méthodes externes et internes. Lorsqu'on accepte ces tendances, il perd simplement tout fondement; en réalité, il serait dès lors difficile d'indiquer ce qui, dans l'oeuvre littéraire, devait être «externe» et ce qui devait être «interne». Ainsi donc, s'est formé un nouveau paradigme, dans le cadre duquel on peut dire de la littérature qu'on ne lui enlève rien de sa spécificité et, en même temps, qu'on ne l'isole pas artificiellement de ce avec quoi elle est liée de multiples façons. On pourrait dire, en acceptant le terme forgé, il y a un demi-siècle par Manfred Kridl¹², que se forment les prémisses qui permettront d'élaborer une nouvelle méthode intégrale.

Cette intégralité se révèle, comme il semble, avec une égale netteté aussi bien dans les interprétations d'oeuvres particulières que dans les considérations générales qui ont pour objet de plus grands tous – bien que, dans chaque cas, d'une autre manière. L'interprétation dégage de sa nature les particularités individuelles de l'oeuvre – et, quand il s'agit d'oeuvres remarquables et originales – les particularités uniques; la théorie de la littérature (ou, si l'on préfère, la poétique) se concentre sur les mécanismes généraux de

¹¹ Beaucoup de travaux ont déjà paru sur ce sujet, pour ne citer que ce que R. Ohmann écrit sur cette problématique. En voir un choix «Teoria aktów mowy a badania literackie» (La Théorie des actes de la parole et les recherches littéraires), *Pamiętnik Literacki*, 1980, fasc. 2. Pour cette problématique, les travaux de B. Herrstein-Smith ont une grande importance, bien qu'ils ne se réfèrent pas directement à la théorie d'Austin.

¹² M. Kridl, *Wstęp do badań nad dziełem literackim* (Introduction aux recherches sur l'oeuvre littéraire), Wilno 1936.

l'oeuvre littéraire¹³. Je rappelle cette affirmation bien connue pour souligner que, malgré des différences dans les procédures de recherche, dans l'un et l'autre cas, interviennent les mêmes tendances vers une conception intégrale telle qu'on ne puisse y introduire de partage entre «description de la structure» et analyse des «conditionnements externes». On ne peut pas, malgré parfois des différences essentielles, parmi lesquelles ne fut-ce que celle-ci que, dans la sphère de l'interprétation, toutes explications causales semblent sans fondement, tandis qu'elles ont leur place, et parfois peuvent jouer un rôle important dans les domaines de recherches dont l'objet sont les propriétés plus ou moins générales de la littérature. Les différences (il y en a en vérité davantage, ne se limitent pas à la relation avec les explications causales) néanmoins, elles ne mettent pas en question le principe fondamental. Dans l'un et l'autre domaine s'établissent des conditions qui permettent de reconnaître que le partage entre ce qui est externe et ce qui est interne a perdu toute importance.

Cela apparaît dans différents domaines de recherches, même dans celles qui, jusqu'à présent, étaient traitées comme le terrain d'action des méthodes internes – terrain jamais mis en question. C'étaient les recherches qui s'occupaient surtout des propriétés spécifiques de la littérature – donc, d'une certaine façon, de la littérarité. Néanmoins, le seul fait de concevoir cette littérarité comme un phénomène opposé à ce qui est social et historique, est la conséquence de certains principes acceptés d'avance, souvent sans examen conscient, et c'est également le produit d'une certaine situation non plus seulement méthodologique, mais aussi littéraire. Cette opposition est sans doute l'écho des théories esthétiques courantes à l'époque charnière entre le XIX^e et le XX^e siècle, théories qui jouèrent un grand rôle dans l'histoire de la littérature, mais qui aujourd'hui n'appartiennent plus qu'au passé. Il n'y a, en effet, aucune contre-indication à ce que la littérarité, c'est-à-dire un ensemble de propriétés spécifiques décidant que la littérature se distingue parmi d'autres formes de l'activité linguistique de l'homme, soit traitée comme un fait social et historique. Elle est spécifiquement la

¹³ T. Todorov, *Poétique*, Paris 1968, oppose avec force l'interprétation et la poétique.

version littéraire d'un phénomène social et historique. Distinction n'est donc pas égal à opposition.

Il en est ainsi malgré le fait que, dans les dernières dizaines d'années se sont formées des méthodes d'analyse de l'oeuvre littéraire beaucoup plus spécialisées qu'en quelque époque que ce soit, celles surtout qui tirent leur origine de l'inspiration de la linguistique. Autrement qu'à l'époque à laquelle fonctionnait l'école formelle russe et où commençait à se former le structuralisme, elles ne sont pas teintées d'accents polémiques (aujourd'hui, une telle polémique serait dépourvue de tout fondement). Pour le moins, non pas parce que les «méthodes internes» ont vaincu, donc leurs partisans peuvent tout simplement ne pas remarquer les méthodes d'un autre genre. Elle serait actuellement un phénomène anachronique parce que, avant tout, ces méthodes spécialisées d'analyse ne tendent pas du tout à séparer sans appel ce qui est immanemment littéraire de l'ensemble des différentes sortes d'éléments qui, réunis, forment le texte. Leur but n'est pas de réduire la littérature à la littéarité. Le principe que l'oeuvre littéraire appartient au grand domaine de la communication sociale, exclue d'avance l'acceptation d'une telle entreprise. En conséquence, comprendre chaque composant de l'oeuvre (et aussi de l'oeuvre en tant qu'un tout) par rapport aux propriétés communicatives, fait que deviennent impossibles toutes démarches analytiques qui, en littérature, verraient seulement la réalisation des règles de la littéarité rigoureusement comprise.

Ce ne sera pas un paradoxe de dire que, plus les méthodes d'analyse deviennent davantage spécialisées, plus elles sont profondément ancrées dans la linguistique actuelle, plus elles ont alors de données pour révéler tout ce qui lie l'oeuvre à l'univers hors-littérature et aux pratiques de la parole qui y fonctionnent (rappelez l'opinion de Man citée au début de cet exposé). Peut-être un exemple ne serait-ce que les travaux relatifs à la cohérence du texte, peut-être les plus proches de la linguistique de tous ceux qui soumettent à l'analyse les mécanismes linguistiques du discours littéraire; la cohérence du texte littéraire y est traitée comme un cas particulier de la cohérence propre, en général, à l'énoncé¹⁴.

¹⁴ Voir, p. ex., *O spójności tekstu (Sur la cohésion du texte)*, éd. M. R. Mayenowa, Wrocław 1971.

D'ailleurs, ces méthodes d'analyse d'un type hautement spécialisé font ressortir leur spécificité non seulement lorsqu'elles dérivent de la linguistique. Un exemple peut en être la narratologie qui ne soumet pas à l'analyse le récit littéraire en tant que phénomène exclusivement spécifique, non lié aux récits d'un autre type fonctionnant non seulement dans d'autres domaines de l'art, mais aussi dans le folklore et – avant tout – dans la vie quotidienne, donc, dans la langue courante. Et si, envers ce genre d'analyses, on peut formuler certain reproche, il ne concernera pas le fait qu'elles considèrent comme absolu ce qui est littéraire, mais, au contraire, qu'elles ne montrent pas les propriétés spécifiques du récit (on peut en trouver des exemples dans les nombreux travaux appliquant mécaniquement les schémas de Propp à l'analyse des textes littéraires). Un autre exemple en est la théorie de l'intertextualité qui donne de nouvelles formes à la problématique traditionnelle.

Par suite de la désactualisation du partage en méthodes externes et méthodes internes, nous observons un phénomène caractéristique pour la poétique actuelle. Il n'y a encore pas si longtemps, avant un quart de siècle, ses représentants avaient soin avant tout qu'elle élabore ses propres instruments et qu'elle se différencie nettement des autres domaines de la réflexion littéraire. Le but essentiel était alors de souligner son caractère distinctif, il s'agissait donc, avant tout, en élaborant ses théories et instruments d'analyse, qu'elle mette en relief ce qu'on pourrait appeler la personnalité intellectuelle. Ce but perdit sa raison d'être à partir du moment où la poétique acquit une position incontestée parmi les différents domaines de la science de la littérature, et pouvait donc aborder une problématique qui, récemment encore, se trouvait hors de la sphère de ses intérêts et de sa compétence. En conséquence, la question essentielle devint non pas l'isolement, mais – au contraire – l'entrée en contact avec les méthodes et les domaines de la science de la littérature qui, jusqu'alors, n'avaient eu avec elle aucune connexion. Cette tendance, dans de nombreux cas, ne se heurte pas à des résistances du fait que, de l'autre côté, c'est-à-dire parmi les représentants des méthodes qui se passaient de toute référence à la poétique, se formaient des tendances semblables. Pour s'en convaincre, il suffit de prendre en considération les travaux des auteurs qui, dans les recherches littéraires, partent de la psychanalyse. L'objet de leurs intérêts

a cessé d'être uniquement l'écrivain, il est au contraire devenu le texte littéraire; ce qui est donc nettement un rapprochement vers la poétique (comme témoignage ne citons que les travaux de N. Holland, F. Crews ou J. Bellemin-Noël). Encore inimaginable il y a quelques dizaines d'années, la symbiose des catégories psychanalytiques avec celles de la poétique devient peu à peu une réalité. Un rapprochement semblable, bien qu'il soit encore relativement peu sensible, peut être observé dans le domaine de l'histoire des idées. L'histoire des idées appliquée à la littérature, ce n'est pas seulement l'histoire des conceptions, des opinions, des convictions – comme elles étaient exprimées dans l'oeuvre littéraire. Les idées sont traitées comme un élément structural et il s'ensuit que la chose essentielle n'est pas la forme abstraite d'une idée donnée, mais la façon dont on en parle, la langue dans laquelle on la verbalise.

Le fait le plus essentiel est néanmoins le rapprochement de la poétique et de la sociologie de la littérature. Nous pouvons alors parler d'une union spécifique, même si l'on accepte que la sociologie de la littérature se divise en deux parties nettement séparées, dont l'une s'occupe de l'oeuvre littéraire comme d'un fait social, tandis que l'autre s'occupe des conditionnements sociaux de la vie littéraire. Ce rapprochement est le facteur qui permet la formation de la théorie de la communication littéraire; il n'y a donc pas de raison pour en parler plus amplement puisque, justement, la communication littéraire fait l'objet principal de cet exposé et que sa formation a permis de définitivement triompher du partage en méthodes externes et internes.

D'après le changement de paradigme présenté ici résultent deux conséquences importantes. D'abord s'est formée la possibilité de comprendre l'oeuvre littéraire spécifiquement (ou aussi – intégralement). Pendant des années, on a parlé de la synthèse littéraire ayant en vue les travaux (du genre de vastes histoires de la littérature et de monographies touffues), travaux qui représentaient une somme de science sur un thème donné. Des synthèses de ce type peuvent être appelées des synthèses documentaires. Ici néanmoins, il s'agit d'autre chose, il s'agit d'une synthèse méthodologique spécifique. Il s'agit d'établir des méthodes d'analyse qui permettent de saisir l'oeuvre littéraire d'une façon aussi cohérente qu'universelle, d'une façon qui n'admet pas de partage entre ce qui, dans la littérature, est

littéraire et ce qui est non littéraire, qui supprime la séparation entre ce qui est «esthétique» et «social», entre ce qui est «structural» et «historique». Bien plus, cela non seulement supprime, mais traite ces aspects de l'oeuvre en tant qu'une union. Union qui existe et fonctionne aussi lorsque, dans tels ou tels buts, l'un de ces aspects ressort plus qu'un autre. La synthèse méthodologique de ce genre exclut évidemment le partage en méthodes externes et internes, problème qui a été notre point de départ.

Deuxièmement, de ce chagement résulte la situation spécifique du discours littéraire face aux autres types du discours. Il ne s'agit plus seulement de son caractère distinctif et d'indiquer sa spécificité, mais de montrer les liens et ressemblances avec différents types de discours non littéraires. Ensuite, il semble que les méthodes et catégories élaborées dans l'analyse de l'oeuvre littéraire peuvent être employées, après certaines corrections et retouches, pour l'analyse de ces autres types de discours. Ainsi qu'il apparaît, nous avons actuellement affaire à l'élargissement du domaine de la compétence et de la sphère d'intérêts de la poétique; elle s'approche de quelque chose du genre de la théorie générale du texte. Les instruments élaborés par elle peuvent être employés dans la description de discours tels que discours politique, de propagande, de réclame, historique etc.

La poétique développée dans le premier quart de notre siècle, pour s'occuper de la littéarité, a tellement élargi et perfectionné ses méthodes analytiques que les domaines de sa compétence se sont montrés incomparablement plus larges.

Trad. par *Marie Szypowska-Guyot*